



PHOTO CLAIRE CARTHONNET

PHILIPPE FAVIER LES MASQUES DE L'ARTISTE

On avait laissé Philippe Favier sur le quai du musée d'Art contemporain de Lyon en juin 2005, à l'issue d'un voyage énigmatique de plus d'un an, aventurier casanier appliqué à la cartographie d'une géographie à l'usage des gauchers, nous avait-il dit alors, explorateur d'îles, de continents et d'océans blancs, de kilomètres de rivage au bout d'un stylo à bille, une (géo)graphie à l'usage des rêveurs que nous sommes tous, si prompts à nous enchanter de ses jeux jubilatoires avec les mots, de ses inventions de trésors enfouis dans les interstices de différents mondes. On l'avait laissé là, après le rallye bouliste dans les allées du parc de la Tête-d'Or, la sandwich party gastronomique avec Pierre Gagnaire et les dévoilements progressifs de son voyage à travers de minuscules judas, après ces escales épiphoniques, imaginant déjà d'autres voyages pour lui, imaginaires ou pas, dans ce jeu d'absence-présence euphorisant.

On le retrouve près d'une gare, sans l'avoir quitté vraiment, pas rapide de celui qui n'a jamais le temps d'être là, déjà dans l'imminence d'un nouveau départ, veste polaire d'un vert printanier, une valise de deux mètres de long à la main. C'est le *Grand Livre* qu'il doit monter lors de son exposition à la Villa Tamaris, à La Seyne-sur-mer. À l'intérieur, de longues planches de papier recouvertes de dessins au stylo bille sur lesquels, parfois, il a appliqué des rehauts de blanc

transparent ou laissé cloquer de la colle arabe d'un brun qui capte la lumière. Autour de ces dessins s'inscrivent des alphabets inversés, des mots appelant le miroir pour être déchiffrés, des promesses de phrases, le récit ininterrompu auquel il nous a habitués.

Regard étonné et légèreté adolescente pour celui qui ferait oublier l'écoulement du temps, ces trente années passées à poursuivre un travail dont la pertinence vient aussi de cette continuité. Récurrence des thèmes dans ces dessins récents, les mêmes que ceux qu'il explorait déjà au début des années 80, toujours ces personnages habités de leur propre squelette, ces sujets dont il s'amuse à tirer les ficelles comme il le ferait de pantins désarticulés, danses macabres et ironiques pour ces petits squelettes affairés, échappés des marges de ses cahiers d'écolier rêveur, ces crânes rieurs, moqueurs, souriants ou graves. On pense à une réalité friable comme un os, à une porosité des mondes entre eux, à des vanités obsessionnelles, un attrait pour ce que la mort laisse entrevoir de délices, alors qu'un autre jeu est aussi à l'œuvre, celui de l'omniprésence du corps justement, sa jubilation charnelle au travers de toutes sortes de machineries, de poulies, d'ustensiles et de cordes, dans la douceur rehaucée de blanc d'un sein, le blanc laiteux des nuages et des lincaux. On n'est pas surpris, donc, que ces petits squelettes s'amuse, jouent et volettent, portent des bottes de sept lieues et sur leurs omoplates sèches des ailes minuscules, qu'ils tirent en sautillant des cordes de contention enroulées autour de femmes plantureuses, maîtresses désirées jusqu'au vertige ou passeuses d'anges. On se réjouit qu'un autre, comme endormi et rempli d'un désir nostalgique, semble jouer encore avec délectation avec son membre fantôme.

Il referme la boîte du *Grand Livre*. Théâtralisation du monde. Il aime cela depuis longtemps. On garde en mémoire une sorte de photobiographie dans laquelle il apparaît tour à tour en page sautillant lors de vernisages, en costume de dompteur au Cirque d'Hiver à Paris, en marin d'escadre revenant d'archipels de pacotille ou en beau ténébreux. Il nous ressemble, nous qui usons de tant de masques pour ne pas avouer aux autres et à nous-mêmes que nous ne sommes que des enfants grandis en hâte et fascinés toujours par ce que nous ne comprendrons jamais. Oui, nous sommes toujours un peu ces enfants qui observent au travers de fissures le ballet lent de danseurs énigmatiques sur la piste talquée d'un dancing aux murs peints de vert sombre, attirés par le spectacle triste et hypnotique auquel nous ne sommes jamais tout à fait sûrs de vouloir participer, attendant en apnée que le temps passe et que l'on vienne, sans bruit, nous pêcher par notre arête.

BERNARD COLLET



LE GRAND LIVRE

EXPRESSO

C'est Jean-Pierre Huguet, éditeur de Rhône-Alpes, qui a fabriqué le *Grand Livre* de Philippe Favier, 24 pages de dessins sur deux mètres de long, et également le *leporello* qui servira de catalogue pour l'exposition à la Villa Tamaris. Explications.

Cette édition ressemble à une promesse technique...

Oui, je n'avais encore jamais réalisé dans nos ateliers de St-Julien-Mollin-Molette un livre de deux mètres de long sur 24 centimètres de haut ! J'ai déjà fabriqué et édité d'autres *leporelli*, en particulier pour l'artiste

Rolf Walter ou pour la collection « Derrière la vitre » de la fondation Ackenbush à Malakoff. Celui-ci est édité par Bernard Chauveau à Paris, qui a prévu un tirage à 100 exemplaires numérotés et signés par l'artiste et dont l'édition courante sera, en effet, le catalogue de l'exposition. Mais, c'est vrai, il y a eu quelques détails techniques à inventer, quelques difficultés à surmonter, en particulier pour le pliage.

Qu'est-ce qu'un *leporello* ?

Le *leporello* est cette technique de pliage qui permet l'ouverture du livre en accordéon. La longueur est libre. Celui-ci est fait d'une unique feuille

de papier de six mètres de long. Mais *Leporello* est aussi le nom du valet de don Giovanni dans l'opéra de Mozart, c'est lui qui déplie le calepin en accordéon sur lequel sont inscrits les noms des nombreuses maîtresses de son maître !

Exposition Philippe Favier à la Villa Tamaris, centre d'art, avenue de la Grande-Maison, 83500 La Seyne-sur-Mer. Jusqu'au 28 juin 2009, de 14h à 18h30 tous les jours sauf lundis et jours fériés. www.villatamaris.fr

+ SUR LE NET
www.editionshuguet.com
www.bernardchauveau-editeur.com